

XYZ. La revue de la nouvelle



La souffrance

Jean Désy

Numéro 111, automne 2012

Totalement libre : écrivains du Saguenay—Lac-Saint-Jean

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/67127ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Désy, J. (2012). La souffrance. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (111), 59–61.

La souffrance

Jean Désy

CHARLES MALCOLM était assis sur les marches du parvis de l'église au clocher penché, à Québec, un dimanche d'octobre, sous un ciel houleux mais sans pluie. Le quartier était, comme d'habitude, rempli de promeneurs et de badauds et de pauvres et de petites familles et de touristes et de jeunes et de vieux et de souffrants et de toxicomanes. Charles Malcolm aimait toutefois se retrouver devant cette église quasiment jamais ouverte, mais qui subsistait dans le décor, comme par miracle.

En cet après-midi un peu frisquet, Malcolm relisait pour la neuvième fois le recueil *Regards et jeux dans l'espace* de Saint-Denys Garneau. Cette musique lui était puissante à l'oreille. Tout à coup, sur le trottoir, une fille vint vers lui et monta trois marches. Quand elle s'approcha, il ferma son livre et la regarda : ses yeux n'étaient pas normaux, ils brillaient bizarrement. « Tu veux que je te suce ? » Malcolm fit non de la tête, sans même réfléchir. La jeune femme redescendit les marches en courant. Un tourbillon de pensées assaillit le lecteur de poésie : lui qui n'avait pas d'amoureuse depuis un bail, lui qui rêvait d'une compagne, ces jours-ci en particulier, lui qui espérait de toutes ses forces un amour qui le mènerait au septième ou au huitième ciel, lui qui n'avait rien fait de sa sexualité depuis des mois... À la fois troublé et dépité, il n'en revenait pas. Même s'il avait dépassé la cinquantaine, jamais, jamais dans toute son existence, Malcolm ne s'était fait proposer une relation sexuelle de cette façon. Alors que la fille traversait la rue et s'apprêtait à tourner le coin pour disparaître entre les édifices, ayant recouvert sa tête de ce sempiternel capuchon de chandail en coton ouaté que semblent porter ceux et celles qui souffrent, Malcolm ne savait plus comment nommer les choses. Horriblement perplexe, il avait la bouche sèche, comme submergé par une nouvelle tristesse, différente de toutes celles qu'il avait pu

ressentir dans sa vie. Et s'il avait dit oui, s'il avait accepté ? Aller quelque part avec cette inconnue d'à peine vingt ans... Mais non ! Il semblait à Malcolm qu'il ne fallait pas accepter cela, jamais ! Que si l'on dit oui, soudain, on se trouve catapulté dans l'indignité. Pourtant, cela et tant d'autres anecdotes font partie de l'histoire humaine, et le lecteur de poésie ne voulait pas se dissocier de l'humanité souffrante, même extrêmement souffrante. Il aurait donc pu dire oui même s'il fallait refuser, sentant intuitivement mais sans jamais y avoir réfléchi que passer à l'acte l'aurait fait plonger dans une mare glauque, et ce n'était pas tant dans la demande ou dans la voix de celle qui, de toute évidence, avait faim ou soif ou simplement envie de gagner sa vie plutôt que de quêter en tendant un gobelet que se trouvait la notion d'indignité, mais du côté de celui qui aurait pu accepter. Malcolm eut la brusque envie de rattraper cette fille. Il fallait faire quelque chose, mais pas « ça ». Il fallait repartir à neuf, comme si la vie, après un dur moment ou une longue épreuve, pouvait toujours être recommencée, comme si on avait sept ans.

Malcolm restait paralysé, prisonnier du tourbillon de ses pensées. Il songea à ses deux filles, des adultes maintenant, belles, plus belles que le jour. Sa tristesse se transforma en bouffée d'émotion nerveuse. Il fut à deux doigts de pleurer. Il pensa à l'amour qu'il avait pour ses filles, elles qui chantaient si souvent, elles qui faisaient sa fierté, l'une, aventurière, toujours partie aux quatre coins de la terre pour servir, tandis que l'autre était une artiste accomplie. S'il avait dit oui, que se serait-il passé ? Malcolm eut la conviction que par la suite il aurait vécu pour l'éternité dans l'impossibilité absolue de regarder ses filles dans le fond des yeux, puis de les serrer tendrement comme un papa doit le faire. Peu à peu, il finit par se calmer. Il se dit : « Aurait-il fallu offrir de l'argent à cette fille, un peu, sans rien dire, ou mieux, quoi ? L'envoyer consulter, mais qui ? Comment aurait-il fallu agir ? » Pris au dépourvu, Malcolm n'avait pas agi. Maintenant, il se rendait

60 compte que sa vie, pourtant bien remplie, l'avait laissé à

l'écart de souffrances qu'il ne connaissait pas, de trous minés, de lieux de détresse infinie.

Deux bambins endimanchés passèrent devant lui en tenant la main de leur père et de leur mère. Malcolm avala sa salive. Il tenta de relire quelques vers de Saint-Denys Garneau, mais il en fut incapable. Tout dans sa tête le ramenait à cette fille. Malcolm regarda le ciel, plus gris que jamais, cherchant au-dessus des toits un semblant de rayon de soleil qui pourrait le réchauffer. Il entendit un bruit derrière lui. Peut-être quelqu'un, un jeune homme ou une vieille dame qui tentait d'ouvrir la porte de l'église ? Mais non. C'était une planche qui s'était détachée de la façade pourrie et qui était tombée près de lui.

Malcolm jeta un dernier coup d'œil à l'église, à sa beauté architecturale encore vivante. Un groupe de joyeux fous, des amuseurs publics, s'arrêtèrent de l'autre côté de la rue et commencèrent à réciter des passages tirés de *L'avalée des avalés*, de Réjean Ducharme. Charles Malcolm se dit que la vie était étrange, bien étrange...